

Liberté

L'étonnement Belleau

Wilfrid Lemoine

André Belleau (1930-1986)
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/31115ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, W. (1987). L'étonnement Belleau. *Liberté*, 29(1), 79–81.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

WILFRID LEMOINE

L'étonnement Belleau

Je n'étais pas de ses intimes. Cependant, dès notre première rencontre à l'occasion d'une émission télévisée, nous avons échangé comme le font deux vieux amis qui continuent une conversation depuis longtemps engagée. Il y était question de langue, de littérature québécoise et de la revue *Liberté*. Je fus d'abord intrigué par la présence simultanée chez cet homme d'une intelligence aussi vigoureuse que rigoureuse, d'un humour à toute épreuve, d'une vaste culture, d'un insatiable appétit intellectuel et d'une grande spontanéité; toutes qualités, il faut bien le reconnaître, qui logent rarement à la même enseigne. Il y eut donc pour moi, dès ce premier contact, un *étonnement Belleau*, et cet étonnement était joyeux. Nous avons alors — vous en souvenez-vous? — l'intelligence tragique et l'engagement plutôt étroit. Pas lui. Passionné d'idées, de raisonnements serrés, il ne résistait pas au plaisir d'un bon mot ou d'un éclat de rire qui dédouanait joyeusement idées ou théories qui néanmoins l'engageaient profondément. Une sorte de miracle que cet intellectuel décontracté, dans les années soixante!

Il faut dire aussi qu'avec lui, je m'en aperçus par la suite, l'interview éclatait, devenait conversation, rencontre; il questionnait lui aussi son interlocuteur, il savait l'embarquer dans le grand voilier de sa dialectique, tant et si bien que j'en ai parfois oublié que nous étions à la radio. Il y a comme ça, trop rarement, des moments de vérité où la technique, le ronron du métier d'intervieweur sont abolis par un contact, un élan inespérés. Je me suis longtemps demandé ce qui faisait si bien fonctionner cet homme hors série. Il y a cinq ans, lors de la préparation d'une émission témoignage avec lui, je découvris une clé.

J'avais ignoré jusque là que sa première fonction eût été scientifique. Le passage de l'émission où il raconte comment, un jour, il prit la décision de «retourner à l'école» (l'université) pour étudier

les lettres, m'a aidé à mieux saisir ses motivations profondes. Comme le goût de la madeleine trempée dans la tasse de thé déclencha chez Proust sa géniale remontée dans le temps, la seule odeur retrouvée de la gomme à effacer et du bois des crayons fraîchement taillés transforma la vie d'André Belleau. Sensible aux arguments de la raison aussi bien qu'à de tels bouleversements intuitifs, il a su résoudre cette dualité, ou complémentarité, dans une insatiable passion de connaissance.

Je pense aussi à cette autre émission sur les dictionnaires: il les comparait entre eux, les situait dans leurs diverses conceptions à travers les âges. Peu à peu, je me rendis compte que son riche discours historico-technique me parlait surtout de sa propre passion pour les mots, passion de connaissance précise, scientifique, et d'autant plus envahissante qu'il l'avait transformée, assimilée dans l'immense appareil de son émotivité, qui l'avait en quelque sorte transmutée en connaissance-passion.

Notre dernière collaboration radiophonique, en 1984, fut une série sur Rabelais qu'il avait étudié à la Belleau, c'est-à-dire, lu, relu, démonté, reconstruit, analysé, mis en situation historique, linguistique, idéologique; et il m'en parlait au micro, je m'en souviens, comme s'il eût été dans son fauteuil, chez lui, l'œil brillant, le geste généreux, l'intelligence avide, semblant parfois, au fil des mots, découvrir une idée nouvelle, tout joyeux de la développer, de la brandir. Il savourait vraiment son Rabelais comme il dégustait des profiteroles glacées nappées de chocolat fondant.

Quelle joie que cette intelligence gourmande!

Il y avait eu aussi cette émission sur le fantastique littéraire (qu'il enseignait à l'université). Il cerna fort habilement le genre en commençant par signaler tout ce qu'il n'était pas, puis il remonta aux constantes du genre, à ses méthodes. Or dans un recueil de nouvelles fantastiques québécoises, paru aux éditions Quinze, je trouvai plus tard une fiction de lui intitulé le *Fragment de Batiscan* où, à chaque tournant de page, je voyais se préciser une stricte illustration de ses analyses et propos sur le fantastique, ce qui m'amusa beaucoup. Lorsque peu après je pris un malin plaisir à le lui faire remarquer, il observa une sorte de grave minute de silence, puis il chuchota: «Ne le dis surtout pas, je n'aimerais pas qu'on s'en rende compte.» Cette feinte naïveté eut pour effet de nous faire éclater de rire et, nous étions à table, augmenta son généreux appétit d'un autre cran.

C'est une des dernières images que je garde de lui. Et je la conserve précieusement, car personne ne répond maintenant quand on demande s'il y a encore un intellectuel rabelaisien dans la salle...